

Un Peuple de Martyrs :

Les Arméniens

Schubert

Le despotisme turc, qui n'a jamais cessé de peser, dans toute l'horreur de sa barbarie, sur les populations de l'Empire, tint à écraser tout particulièrement le peuple arménien. Au recul des siècles, nous voyons que les Arméniens n'ont jamais eu qu'une situation d'esclaves, avec des devoirs et pas de droits, ne jouissant d'aucune sécurité pour leurs vies, leurs biens et l'honneur de leurs foyers ; complètement désarmés, bannis de la carrière militaire et administrative, ils étaient considérés comme des parias qui devaient travailler pour servir leurs maîtres. A ce régime de tyrannie institué par les Turcs, s'ajoutait la tyrannie particulière des Kurdes, qui jouissant, en leur qualité de musulmans, des privilèges dont les chrétiens étaient dépourvus, opprimaient à leur tour les Arméniens, leur arrachaient des tributs aussi illégaux que féroce ment perçus. Trop faibles pour tenter de secouer un joug aussi intolérable, les Arméniens devaient bien subir ces conditions honteuses d'existence qui leur imposaient en même temps la déchéance morale et intellectuelle. Quelques lucres de vie intellectuelle scintillaient par ci par là, au fond des couvents, dans les peu nombreuses écoles et dans l'âme des poètes populaires. La guerre russo-turque de 1827, l'issue heureuse de l'insurrection grecque avaient affaibli la puissance ottomane et renforcé l'influence de l'Europe dans l'Empire. Une partie de l'Arménie turque et de l'Arménie persane était passée sous la domination russe, et les Arméniens trouvaient, dans cette nouvelle situation, l'égalité devant la loi et un certain degré d'indépendance favorisant le relèvement de la race. Quant à ceux de Turquie, ils voyaient une large brèche ouverte par où le souffle de liberté, venant d'Europe, entraît dans l'atmosphère puante et suffocante de l'immense Bastille ottomane.

Hélas ! en Arménie turque, les Kurdes, qui considéraient les Arméniens comme leurs serfs, continuèrent de plus belle à les opprimer, à les exploiter, à les blesser dans leurs sentiments religieux, accumulant les exactions, les iniquités, les atrocités. La guerre russo-turque de 1877 survint ; les armées russes se jetèrent, d'une part dans les Balkans, pour délivrer ces félons de Bulgares, et d'autre part, dans l'Arménie turque, où régnaient la terreur et la désolation. La guerre fit parvenir à son paroxysme la fureur des musulmans contre les chrétiens lâchés par les autorités turques : les Kurdes, sous prétexte de défendre le pays contre les Russes, se répandirent dans les villes et villages arméniens, massacrèrent des milliers d'hommes inoffensifs et sans défense, violèrent et supplicèrent des femmes, brûlèrent tout ce qui se trouvait sur leur passage. En 1878, à la suite de la victoire des troupes russes, le patriarche Nersès se rendit à San-Stefano, pour prier le grand-duc Nicolas de prendre en considération les doléances arméniennes dans le traité qu'on était en train de rédiger ; de mettre terme à un état de choses fondé sur l'arbitraire le plus effréné ; il demanda enfin une protection sérieuse des droits imprescriptibles de l'Arménie, protection que le gouvernement turc refusait d'accorder et qu'on ne pouvait plus espérer que de l'Europe. Le patriarche Nersès obtint satisfaction. Il était de l'intérêt primordial des Turcs de tenir loyalement leur engagement, pour supprimer tout prétexte d'une nouvelle agression russe du côté de l'Arménie.

Le Gouvernement turc fit tout le contraire de ce qu'il avait solennellement promis à l'Europe ; au lieu de mater les Kurdes, il les arma officiellement, les encouragea à opprimer, à affaiblir et à détruire peu à peu l'élément arménien. L'Europe laissa faire avec une indifférence presque absolue. L'Arménie demeura le théâtre incessant de conflits à main armée, et les massacres de 1895 et de 1896, qui ensanglantèrent même Constantinople, ne provoquèrent en Occident qu'un mouvement tout platonique de sympathie pour la cause arménienne. Il a fallu, -- trente-huit ans après le Congrès de Berlin, -- cette guerre mondiale pour nous intéresser un peu moins superficiellement aux intolérables souffrances des Arméniens !

C'est avec un indicible sentiment d'horreur que les lecteurs du *Journal* ont dû lire les poignants récits envoyés d'Arménie par notre confrère Henry Barby. De la mer Noire à la frontière persane, l'Arménie est aujourd'hui une vaste nécropole ; dans ces riches contrées, animées naguère par de nombreuses et florissantes agglomérations humaines, règnent aujourd'hui la désolation et la solitude. C'est sur les infortunés Arméniens, qui n'en pouvaient mais..., que les Turcs se vengèrent lâchement des échecs que leur infligèrent les Russes. Et l'on doit compter les victimes de leur bestialité inouïe par centaines de milliers : des populations entières furent déportées. Les hommes furent pendus ou fusillés, souvent achevés à coups de baïonnette et à coups de couteaux ; les vieillards, privés du boire et du manger, meurent de faim et de soif, s'arrêtèrent dès les

premiers jours, épuisés de fatigue, et moururent sur les routes, là même où ils étaient tombés, sans recevoir le moindre secours ; les femmes furent contraintes par les bourreaux à abandonner leurs enfants qui ne pouvaient plus suivre ou qu'elles ne pouvaient plus porter ; les plus jeunes et les plus jolies furent arrachées à leur famille, vendues et expédiées comme esclaves en Turquie, où l'on devine aisément le sort ignominieux qui les attendait. Beaucoup furent de suite les pitoyables victimes de la brutale convoitise des Bachi-Bouzouks. Celles qui résistèrent, furent torturées, noyées, brûlées vives, précipitées du haut des rochers, -- que sais-je encore ? -- Partout, les soldats du Sultan semèrent le trépas et le déshonneur ; partout ils portèrent le carnage, l'incendie et la démence. Dans les contrées encore turques, l'extermination paraît avoir été plus complète, plus systématique encore que dans les régions qui avoisinent la frontière du Caucase, les Turcs ayant eu tout le temps d'y agir à loisir.

Les abominations, les monstruosité du Gouvernement jeune-turc sont sans excuse et ne sauraient être contestées. Henry Barby, entre autres, a en mains toutes les preuves de ce qu'il a écrit. Enver-Pacha ne peut nier : son crime, qui est aussi celui de l'Allemagne, ne peut être ni pallié, ni travesti. Il est triste, au XX^e siècle, d'en être encore réduit à crier au monde qui se prétend civilisé : « Pitié, pitié pour les Arméniens, ou plutôt pour le peu qu'il en reste, et vengeance ! »

Diogène cherchait un homme ; je cherche un nouveau Gladstone, pour donner à la question arménienne une solution équitable et définitive.

Serge BERNSTAMM.